

« Se casser la tête pour décroisonner »

Coordinatrice de la Task Force « développement durable » au Bureau fédéral du Plan, Nadine GOUZÉE fait le point sur ce concept méconnu. Interview.

Comment expliquer le « développement durable » à Monsieur « tout-le-monde » ?

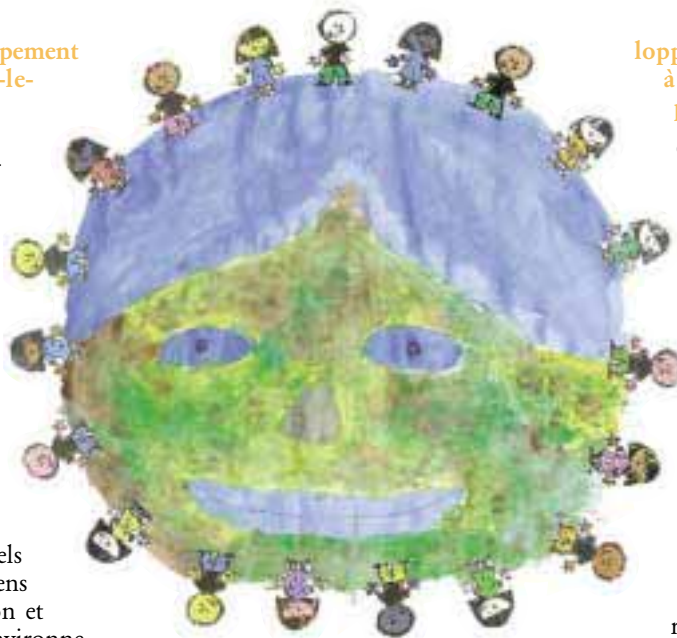
En lui montrant qu'on a dans la tête une pléiade d'objectifs contradictoires mais qu'il faut pourtant parvenir à les combiner au mieux. Par exemple, je veux consommer tel produit, parce que j'en ai besoin ou que la publicité m'a convaincu. Il faut tout d'abord que j'aie les moyens de me le payer. Ensuite, je peux évidemment l'acheter sans me poser de questions. Mais je peux aussi me demander s'il a été produit dans des conditions que je veux encourager : quels sont éventuellement les pauvres gens qui l'ont fabriqué ? Sa production et son utilisation respecte-t-elles l'environnement ? En tant que personne, j'ai le droit d'avoir des exigences et des objectifs économiques, sociaux et environnementaux. Le Gouvernement, lui, en a le devoir. Arriver à faire le bon « mix », la combinaison « durable », demande un travail fou et une grosse capacité de changement, pour le gouvernement comme pour nous.

Vous parlez de combinaison entre l'économique, le social (emploi, santé...), l'environnemental, d'autres aspects viennent encore s'ajouter comme la citoyenneté, la culture... Le développement durable ne serait-il pas un concept « fourre-tout » ?

Je n'aime pas du tout ce terme de « fourre-tout », il est décourageant. Les gens ont vraiment besoin de voir plus clair, d'apercevoir les liens entre les problèmes qu'ils rencontrent pour comprendre d'où viennent leurs difficultés. Je préfère l'idée de concept « systémique ». En travaillant pour un développement durable, on sort d'une action de type « environnement » seulement pour aller vers une forme d'action plus complète. On reconnaît, par exemple, qu'il y a aussi « l'économie », avec sa propre logique et que l'on ne peut pas méconnaître lorsque l'on veut boucler un budget, qu'il soit public ou privé. On reconnaît le « social » avec son propre équilibre également.

« Fourre-tout » voudrait dire que ce n'est pas bien d'assembler tout cela. Je préfère « synthèse », « assemblage »... ou mieux encore : « symbiose », des organismes, des systèmes qui se joignent pour n'en faire plus qu'un, dans un rapport d'association durable et réciproquement profitable.

C'est donc cela que ça veut dire... Blague à part, on parle beaucoup « Rio +10 », le Sommet sur le déve-



Le développement durable qui aura lieu à Johannesburg en septembre prochain, que va-t-on y faire ?

Quand la communauté internationale s'est rencontrée à Rio, il y a dix ans, les préoccupations d'environnement du Nord ont été confrontées aux préoccupations de développement du Sud. Depuis lors, on a essayé de voir comment cela pouvait être compatible. On n'a pas arrêté de se casser la tête pour décroisonner les différentes institutions sociales, économiques, environnementales, de manière méthodique. Le travail est énorme car tout est mis en cas bien séparées : au Gouvernement (les départements ministériels), dans les ONG (les rouges, les vertes, les agressives hyper-actives et efficaces...) dans les systèmes éducatifs (les sciences humaines, les sciences naturelles...).

L'objectif de Johannesburg sera à la fois d'ajouter de la cohérence au plan politique, théorique, et d'aller plus loin dans la pratique, dans l'action concrète sur le terrain.

Un danger ?

Que Johannesburg dérape dans « l'activisme ». Que la grande Conférence soit envahie par des marchands de n'importe quoi, venant se refaire une vertu sur le dos des Nations Unies avec des petits projets verdâtres bricolés à la hâte pour faire illusion juste le temps du Sommet. Il ne faut surtout pas séparer « le penser globalement » au niveau politique de « l'agir localement » au niveau de la société civile, puisque tel est le slogan du développement durable. Le « penser » sans « l'agir », c'est de l'intellectualisme gratuit et peu crédible, mais l'inverse devient « moi et ma marre d'abord » ou, pire, « mon auto, c'est ma liberté ».

Vous qui travaillez dans ce domaine depuis vingt-cinq ans, vous n'avez pas l'impression de devoir soulever des montagnes pour finir par accoucher d'une souris ?

Le changement lent est un changement permanent avec lequel nous devons réapprendre à vivre. Il demande un courage plus quotidien, une constance, une patience lucide. L'important est de ne jamais reculer. On ne progresse que millimètre par millimètre, c'est vrai, mais j'ai appris à compter les petits pas réalisés chaque année et à m'en réjouir.

Ce qui n'empêche que le développement durable est encore bien trop bas dans les priorités de la plupart des gouvernants.

Propos recueillis par Christophe DUBOIS

Illu : Fondation pour les Générations Futures